



Conférence donnée lors de la session 2010, « Migrants, un avenir à construire ensemble »

L'islam et les musulmans en France

DOUNIA BOUZAR*

L'intégration des personnes de culture musulmane, une question à part ? Si je devais répondre comme cela, je dirais oui. L'islam est-il concerné ? En tout cas, il est pris en otage. Effectivement, nous avons une vision du monde bi-polaire qui est en train de se refermer sur nous. D'un côté, certains discours médiatiques et politiques nous présentent un monde avec un islam qui serait par essence archaïque, incapable d'aucune évolution face à un Occident qui serait par essence moderne et qui aurait tout inventé. De l'autre côté, des discours islamistes opposent aussi l'islam et l'Occident, en miroir du premier discours : il s'agit de dire que l'islam a tout inventé, ce qui le place en supériorité face à un Occident qui n'aurait rien produit mais juste copié l'islam. Vision du monde bi-polaire partagée donc par islamistes et islamophobes.

Sur cette base, les islamophobes renforcent les islamistes puisque, en quelque sorte, ils valident leurs interprétations. Ils reprennent la façon dont les islamistes comprennent l'islam pour l'attaquer. En effet, islamistes et islamophobes sont d'accord pour estimer que l'islam est définitivement incompatible avec la laïcité, avec la modernité, avec l'égalité hommes / femmes, etc. Islamistes et islamophobes sont aussi d'accord pour penser qu'il existerait une « personnalité musulmane » immuable, intangible, quel que soit le temps, quel que soit le lieu, quel que soit le siècle... Ils adhèrent au postulat commun d'un islam qui détermine tout une fois pour toutes chez un individu. Je vous propose justement de réfléchir à la manière dont on peut désamorcer cette vision du monde bi-polaire qui est en train de se refermer sur nous et d'infiltrer les débats publics actuels.

Préambule : Les textes restent, les interprétations évoluent

Il faut d'abord se rappeler tous ensemble que les musulmans sont des gens comme les autres. Ce n'est pas l'islam qui détermine l'individu, c'est exactement le contraire : c'est l'individu qui comprend sa religion à partir de ce qu'il est et à partir de ce qu'il vit. Si je grandis à Paris, si je suis socialisée à l'école de la République, si je grandis depuis ma toute petite enfance avec des enfants qui n'ont pas la même vision du monde que moi – Elisabeth qui ne croit pas en Dieu, David qui est juif, Marie qui est catholique, Hélène qui est protestante – lorsque j'ouvre mon Coran, je ne comprends pas la même chose que ma grand-mère qui n'est jamais sortie de sa cuisine et n'a fréquenté que des femmes comme elles. Si j'ai appris à dire « je », je ne comprends pas la même chose que ceux qui évoluent dans une culture clanique, où « le clan » décide de la place et de la fonction des uns et des autres et de ce que « l'islam dit »... Si je suis journaliste à New-York ou chercheuse à Paris, je ne comprends pas la même chose que la paysanne analphabète de telle ou telle campagne.

Le texte reste le même mais ma compréhension du texte évolue. Le texte est divin

* **Dounia Bouzar**, anthropologue, spécialisée dans le fait religieux, a siégé de 2003 à 2005 au Conseil français du culte musulman. Elle a mené diverses recherches-actions auprès des jeunes musulmans nés en France et a écrit des spectacles sur la question de l'égalité des chances. Depuis septembre 2009, elle a créé son cabinet d'études *Cultes et Cultures Consulting* pour aider à l'application de la laïcité au sein des entreprises et des services publics. Elle a été récemment nommée Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques pour son apport au patrimoine culturel français.

mais son interprétation dépend toujours d'une expérience au monde : je comprends mon texte à partir de ce que je suis et de ce que je vis. Or ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est d'appréhender les différentes façons de comprendre l'islam de la part des musulmans qui sont nés et socialisés en France aujourd'hui, ce que j'appelle la première génération de Français de confession musulmane. Quel type d'islam construisent-ils dans cette société laïque, plurielle, où Dieu ne fait plus la loi ? Je vais établir trois catégories un peu caricaturales, pour que l'on puisse en débattre ensuite et avoir des éléments pour parler de la même chose... Il faut préciser que lorsque je parle de « musulmans », je nomme bien les individus croyants de confession musulmane et non pas ceux qui seraient originaires d'un pays musulman ou simplement caractérisés par un prénom de référence musulmane. Mon objet de travail concerne les croyants.

1 - La relation à l'islam des jeunes musulmans qui "vont bien"

Je vais désigner dans la première catégorie « les jeunes qui vont bien », dont on n'entend pas parler... Ces derniers ont appris à dire « je » à l'école de la République et se réapproprient leurs textes musulmans au travers de cette nouvelle trame culturelle basée sur l'individu. Ce n'est plus « le clan qui dit ce que l'islam dit... », mais l'individu qui vérifie « ce que le clan dit que l'islam dit... ». Ce passage de la culture de type clanique à l'approche moderne basée sur l'individu provoque la remise en question des interprétations traditionnelles. Ces jeunes reprochent à leurs parents d'avoir confondu traditions et religion, surtout pour ce qui concerne la condition des femmes. Ainsi, de façon paradoxale, la religion permet à ces filles de formuler au sein de leur famille des revendications nouvelles : accès à de longues études ; choix du mari ; indépendance spatiale, etc. En se réappropriant le texte en français, elles découvrent qu'il n'y a pas d'obligation ethnique dans le mariage musulman, que la recherche du savoir est une obligation pour tout musulman et toute musulmane, et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas continuer des études aussi loin que leurs frères, etc. Elles vont même aller jusqu'à dire à leurs mères: « Mais maman, tu t'es fait avoir ! Ce n'est marqué nulle part qu'il fallait rester à la cuisine. Au contraire ! Une bonne musulmane doit avoir BAC +5 ».

Cette ré-appropriation du texte ne les mène pas uniquement à séparer la religion des traditions. Elle les conduit également à prendre conscience de la subjectivité de la compréhension d'une religion, puisqu'elles ne comprennent pas la même chose du Coran que leurs grands-mères. Admettre l'interaction entre le récepteur et le locuteur conduit à reconnaître l'existence de variables extra-religieuses dans la construction de l'individu, ainsi que leur influence dans la lecture du texte sacré. Reconnaître que toute interprétation, toute recherche de sens, relève toujours d'une expérience au monde revient aussi à admettre que les normes présentées par certains discours religieux comme sacrées proviennent de compréhensions humaines. C'est accepter que les normes dites « sacrées » émanent aussi de processus sociaux et historiques dus à l'interactivité des hommes avec leur texte. Le texte divin reste le même, mais sa compréhension dépend de l'expérimentation des hommes. Cette posture accepte de ne pas confondre le message divin et son expression, sa compréhension dans une culture donnée. Elle fait la distinction entre le credo et l'histoire. L'histoire musulmane est alors désacralisée, la façon qu'ont d'autres musulmans de comprendre le Coran n'est pas sacrée ; il peut exister d'autres manières d'être fidèle au message divin.

Ajoutons enfin que le changement de relation au texte sacré provoque un changement dans la relation aux autres. Reconnaître la subjectivité dans la construction religieuse influe sur les relations des croyants avec le reste du monde. Ces derniers réalisent progressivement que leur niveau d'études, leur développement intellectuel, leur expérience humaine, les amènent à appréhender leur texte religieux sous de nouveaux angles. Les différentes visions du monde ne constituent pas un danger mais une richesse : ces jeunes cherchent à s'enrichir de tout ce qui les entoure – êtres humains différents et autres visions du monde.

2 - La relation à l'islam des déçus de la République

Il y a des jeunes qui vont un peu moins bien... Ce sont souvent les petits frères de ceux qui avaient cru en la devise de la République garantissant l'égalité et investi dans l'école comme tremplin de promotion sociale. Mais malgré leur « bac +5 », ils sont restés au chômage alors que leurs collègues de promotion sont tous devenus directeurs de telle ou telle filiale... Leurs grands frères ont fait la Marche pour l'égalité dans les années 80, pour porter au gouvernement de l'époque la connaissance de ces discriminations, avec des revendications entièrement sociales et économiques. Mais progressivement, de manière insidieuse, les médias ont « culturalisé » cette révolte sociale : au lieu de travailler sur les préjugés racistes des discriminants, ils ont fait croire au grand public que ces jeunes brûlaient des voitures parce qu'il « n'étaient pas intégrés », que « leurs parents ne savaient pas les tenir dans cette nouvelle société », etc. Alors que les revendications concernaient la question de l'égalité, de l'emploi, de l'habitat, la « Marche pour l'Egalité » est devenue « Marche des Beurs ».

Cette culturalisation du dysfonctionnement social a permis aux politiques de faire l'économie des remises en question sociales et politiques de la gestion des banlieues. Et on en est toujours au même point vingt ans après... Sauf qu'aujourd'hui on ne « culturalise » plus les dysfonctionnements sociaux, on les islamise ! Mais c'est toujours le même processus qui consiste à relier le comportement d'un jeune à sa présumée culture ou à sa présumée religion pour faire l'économie des conditions sociales qui règnent dans ces espaces-là. Les interlocuteurs politiques et institutionnels ont donc perdu toute légitimité aux yeux des jeunes frères témoins de cette époque. La distance entre la devise républicaine et la réalité, entre théorie et application, est trop importante. Ces jeunes ne croient plus en l'espoir politique et n'utilisent plus de grille politique pour analyser leur situation, élaborer des revendications et repérer les bons interlocuteurs.

L'islam va alors être progressivement investi comme le seul moyen de s'en sortir, individuellement mais aussi collectivement. Autrement dit, un certain nombre de ces jeunes vont surinvestir l'islam, non pas comme une religion mais bien comme le seul moyen de combattre les injustices : on est sur le mode des frères musulmans, qui appréhendent l'islam comme un projet social qui a réponse à tout. C'est l'utopie de la justice sociale divine : on n'a plus confiance en l'humain (roi ou président) pour incarner l'intérêt général, mais si l'on applique parfaitement le Coran, cela résoudra tous les problèmes, il n'y aura plus d'enfants malheureux, de pauvres, de violences, etc. Il y a un surinvestissement de l'islam qui devient le seul support existentiel et le seul espoir social. À cette fin, on rend l'islam visible pour que chaque interlocuteur se dise : « cette personne est juste et serviable parce qu'elle est musulmane », l'objectif final consistant à persuader le monde entier que « l'islam est la solution ».

Les institutions et les instances politiques, au lieu d'étudier les paramètres économiques, sociaux, culturels, historiques qui amènent une frange de la jeunesse à surinvestir l'islam pour se définir et exister, se positionnent en « défenseurs de la République » et s'organisent pour lutter contre « ce retour du religieux ». Les termes du débat posés par les jeunes, se définissant dorénavant exclusivement en tant que musulmans, sont repris en l'état. Autrement dit, le comportement des jeunes apparaît, au regard des institutions et plus largement de l'opinion publique, comme le produit de la pratique de l'islam et non pas comme le résultat de la corrélation momentanée d'un certain nombre de facteurs interactifs qu'il faudrait analyser. Dès lors, le débat sur l'intégration et la participation des jeunes issus de l'immigration s'islamise.

3 - La relation à l'islam de ceux qui vont très mal

Des groupuscules se prétendant « salafistes » font miroiter aux jeunes l'illusion de devenir tout puissants en devenant une sorte « d'élus de Dieu ». Cela touche autant des jeunes de familles de référence musulmane que des jeunes de familles de référence chrétienne ou athée.

Un discours sectaire

« Religion » vient du mot latin *relegere* (accueillir) et *religare* (relier). Le croyant se ressourcement dans sa relation à Dieu pour aller vers les autres et trouver du sens à sa vie. En revanche, le mot « secte » signifie « suivre » et « séparer ». Historiquement, ce mot désignait la dissidence d'un groupe religieux mais, aujourd'hui, on l'emploie pour désigner toute « association totalitaire qui porte atteinte aux libertés individuelles ». « Secte » a définitivement pris une signification péjorative en raison de l'intolérance manifestée par ces groupes, grands ou petits, vis-à-vis du monde extérieur et des effets destructeurs constatés sur la personnalité des adeptes. C'est donc bien l'effet du discours qui permet de le qualifier de sectaire : lorsque la religion provoque de l'auto-exclusion et l'exclusion des autres. Lorsqu'on utilise la religion pour construire une frontière infranchissable entre l'adepte et « les autres », frontière matérialisée dans notre cas par le niqab.

Un processus de purification interne

Les salafistes se présentent comme un groupe purifié qui possède la vérité, un groupe supérieur au reste du monde : les juifs, les chrétiens, mais aussi les autres musulmans qui ne sont pas comme eux. Pour fortifier ce groupe purifié, le prédicateur-gourou explique qu'il existe un complot pour maintenir les musulmans en position de dominés. Il assure que leur groupe est en danger parce que « les autres » ont compris qu'il détient la vérité. Le discours salafiste a besoin de la haine à l'égard de l'Occident pour exister car il y trouve sa justification. Les adeptes doivent considérer « les autres » comme un tout négatif afin de se percevoir comme un tout positif.

L'unité totale entre membres

Les prédicateurs-gourous transmettent une idée de la religion sublimée qui fait rêver les jeunes de toute puissance. L'image qu'ils en donnent est tellement inaccessible que pour espérer l'atteindre, la seule possibilité est d'imiter celui qui en parle. Ce qui compte, c'est de se ressembler. L'individu perd ses propres contours identitaires, parce qu'il a le sentiment d'être « le même » que les autres et de percevoir exactement les mêmes émotions. L'identité du groupe remplace l'identité de l'individu.

Pour arriver à subordonner le jeune au groupe, le prédicateur-gourou arrache les jeunes à tous ceux qui assurent traditionnellement leur socialisation : enseignants, éducateurs, animateurs, parents et même... imams ! Il s'agit d'exacerber les différences avec « les autres », c'est-à-dire tous ceux qui n'adhèrent pas à la secte. Et il s'agit aussi d'exagérer les ressemblances entre « adeptes », jusqu'à provoquer l'amalgame. Parce qu'à l'intérieur du groupe, les uns ne doivent pas se distinguer des autres. Parce qu'à l'intérieur du groupe, le « je » doit devenir un « nous », sans différenciation. Parce qu'à l'intérieur du groupe, toute différence doit être anéantie !

Toutes les idéologies de rupture reposent sur des exaltations de groupe. La fusion naît de l'illusion des adeptes d'avoir les mêmes émotions... Il faut une seule représentation, une seule grille de lecture du monde. On prouve aux jeunes que leur colère est justifiée. On leur explique que tout le système prévoit de les exclure parce qu'ils sont « d'origine musulmane ». Rachid n'a pas réussi son bac ? C'est parce qu'il est musulman... Samir a perdu son père à cause d'un accident de travail ? C'est parce qu'il est musulman... Il faut uniformiser la vision du monde. Ainsi, la fusion des membres met en veilleuse leurs facultés intellectuelles. Tout individu incorporé à un tel groupe subit des modifications psychiques, il est en état de quasi-hypnose. On attend de lui qu'il ne réfléchisse pas. Il doit reproduire automatiquement ce que le groupe lui demande de faire. Il doit comprendre ce que le groupe lui dit que « l'islam dit ».

Un territoire virtuel supérieur au monde entier

Au lieu de leur dire qu'ils doivent s'enraciner, le discours salafiste fait comprendre aux jeunes qu'ils sont « au-dessus » des autres: « Vous n'êtes pas Anglais, ni Américains, Français, Marocains, Algériens ; vous êtes au-dessus de tous ces gens-là ! Sachez que si vous vous sentez étrangers, c'est que Dieu vous a élus parce qu'Il sait que vous êtes supérieurs aux Arabes, aux Asiatiques, aux Européens, et surtout aux Américains... » On peut faire l'hypothèse que ce discours fait autorité parce qu'il fait sens sur des jeunes qui ne se sentent de nulle part. Il leur offre un espace de substitution virtuel supérieur au reste du monde qui leur garantit la toute-puissance. Ce n'est pas pour rien que 99% de l'endoctrinement se fait par un moyen de communication virtuel: Internet. Les internautes ne se rencontrent qu'une fois endoctrinés.

Le salafisme fascine ceux qui sont sans attaches. Il fascine les particules volantes qui ne savent ni d'où elles viennent et ni où elles veulent aller, en leur offrant un univers où ils reconstruisent de nouvelles démarcations. Il semble que le jeune vivant en France qui se sent Arabe, Marseillais, Français, Kabyle, Roubaisien, Algérien, Bambara, etc. ne tombe pas dans ce type de groupuscule. Le lien territorial, quel qu'il soit, les protège.

L'illusion de s'inscrire dans une filiation sacrée

Le discours salafiste fait croire aux jeunes que la seule façon de posséder la vérité consiste à raisonner comme les pieux ancêtres. Les questions d'aujourd'hui ne sont pas abordées directement: on cherche un cas similaire dans le passé. Au lieu de se référer au Prophète, on s'identifie à lui. On ne raisonne que par analogie. Qu'est-ce que le Prophète aurait pensé de cette question ? Aurait-il bu dans ce verre ? Aurait-il mis cet habit ? La vie du Prophète ne leur fournit pas une explication du monde, c'est la perspective de la reproduire qui alimente leur existence...

Pas besoin de comprendre, pas besoin de réfléchir, pas besoin des autres, la répétition donne l'impression de rester pur. On enjambe la chronologie pour entrer dans un temps sacré. On rejoue l'époque de ce que l'on considère comme « la création du monde ». C'est pour cette raison que la fusion des individus se construit autour de la notion de foi extérieure : en répétant de manière obsessionnelle les rituels, on recrée l'atmosphère sacrée des événements miraculeux de la création du monde. C'est comme si on sortait du temps réel pour entrer dans un temps virtuel, un temps sacré partagé avec Dieu. Ce discours n'est pas forcément dangereux pour la société mais l'est sans aucun doute pour le jeune, puisqu'il lui enlève toute possibilité de rester un « sujet pensant » en lui inculquant que la solution se trouve dans le comportement de ses ancêtres et non pas dans sa propre compréhension de sa religion.

Un discours qui rend « tout-puissant »

Les imams évoquent leur difficulté à parler théologie avec ces jeunes car ces derniers inversent la question de l'autorité : ils ne se soumettent pas à une norme religieuse – comme c'est traditionnellement le cas pour les pratiquants musulmans ou d'autres religions – mais s'approprient l'autorité de la religion en leur nom propre pour s'ériger eux-mêmes en autorités au-dessus de tous les autres hommes. Sous prétexte que seul le Coran fait autorité, certains jeunes déclarent que l'imam n'y connaît rien. Ils revendiquent donc le droit de parler « au Nom de Dieu », puisqu'il n'y a personne au-dessus d'eux à part Dieu. Alors que la « peur du jugement dernier » pousse habituellement les croyants à avoir une bonne conduite sur terre, ces jeunes passent par Dieu pour contourner cette réalité terrestre et s'enfermer dans une bulle. Ils utilisent la force du rapport à Dieu pour établir un rapport de domination entre les individus. Ces démonstrations religieuses ressemblent à des « éclatements du moi » : « c'est moi qui existe, c'est moi qui décide, c'est moi qui donne la norme... »

Rajoutons à cela que le discours fait d'autant plus autorité sur des jeunes qui ne connaissent pas leur religion et n'ont pas eu, la plupart du temps, d'éducation religieuse. Comme tous les discours totalitaires et sectaires, le discours salafiste construit des nouvelles frontières symboliques qui séparent les uns des autres. Il érige des séparations infranchissables entre croyants de même religion, entre croyants de religions différentes,

entre croyants et non-croyants, entre hommes et femmes. .. Il redéfinit les frontières entre la sphère privée et la sphère publique, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la première. L'adepte ne doit plus avoir de droits en dehors des intérêts du groupe. L'adepte ne doit plus avoir de temps personnel. L'adepte ne doit plus avoir d'espace privé.

Conclusion : comment désamorcer l'autorité de ce discours radical ?

Il faut arrêter de faire le procès de l'islam dès qu'il y a du radicalisme dans l'air. Cela empêche en effet les musulmans – ceux que l'on appelle « modérés » ! – de combattre les radicaux, puisqu'ils doivent d'abord défendre l'islam en rectifiant tous les propos médiatiques. La critique de l'islam ne combat pas l'intégrisme, elle le nourrit ! Les intégristes n'ont que faire des discussions théologiques. Dieu ne les intéresse pas. Ce qu'ils veulent, c'est prendre la place de Dieu. Aucune réforme théologique ne les ralentira. Ce qui les caractérise, ce n'est pas la connaissance religieuse, mais le degré d'aliénation mentale qui règne au sein de leur groupe. Et pour cela, quoi de mieux que de reprendre les divers amalgames en disant aux jeunes : « Vous voyez bien qu'il y a un complot contre l'islam, ils n'acceptent pas que vous restiez musulmans, leur laïcité est de l'hypocrisie ! » Les radicaux assurent que l'islam est en danger parce que « les autres » ont compris qu'ils détiennent la vérité. Ils ont besoin de la haine à l'égard de l'Occident pour exister car ils y trouvent leur justification ! Lorsqu'on fait le procès de l'islam dès qu'il y a du radicalisme dans l'air, au lieu d'affaiblir les radicaux, on renforce leur pouvoir ! Car dès lors que les médias et les politiques parlent de l'islam, ils reprennent finalement leurs interprétations, ce qui revient à les valider: soumission des femmes, des non musulmans, etc.

Revenons juste sur la burqa : ces groupuscules voulaient la faire passer pour une simple pratique musulmane. Eh bien, ils ont réussi ! Certes, elle a été interdite, mais comme telle : 99% de la population française est persuadée que celles qui sont voilées intégralement appliquent « le Coran à la lettre », et non pas qu'elles ont été endoctrinées par des mouvements sectaires. Cela a grossi le rang des islamophobes, parce que cela a conforté les représentations négatives que ces derniers avaient déjà sur l'islam, en regardant les pays musulmans. Et plus il y aura d'islamophobes, plus il y aura d'islamistes car islamophobes et islamistes partagent la même définition de l'islam.

Pour affaiblir les intégristes, la seule solution consiste à leur ôter leur justification : l'islam ! Autrement dit, il y a urgence à définir les critères qui distinguent l'intégrisme de l'islam, afin de le prendre pour ce qu'il est : un vulgaire terrorisme à éradiquer sans état d'âme. En se trompant de diagnostic, les autorités politiques ne pourront pas être efficaces. L'amalgame avantage toujours les intégristes. Qu'est-ce qui relève de la liberté de conscience ? Que doit-on protéger au titre de la loi de 1905 qui – quand même ! – énonce que la République garantit la liberté de conscience à tous les Français ?

La loi de 1905 a été une grande bataille de croyants et non-croyants qui se sont assis autour d'une table pour décréter que plus jamais, il ne faudra être de la religion du roi pour être sujet du roi. Depuis, en France, on ne peut plus dire qu'une seule vision du monde est supérieure. Chaque Français peut avoir la sienne tant qu'il n'empiète pas sur celle de l'autre. Posons-nous alors cette question: qu'est-ce qui relève de cette application concernant les musulmans et qu'est-ce qui relève d'un dysfonctionnement individuel, d'un radicalisme, d'une instrumentalisation de la religion ? Si on ne fait pas ce travail-là, je pense qu'on risque effectivement d'être débordés.

Bibliographie

- *L'islam des banlieues*, Syros-La Découverte, 2001
- *À la fois française et musulmane*, La Martinière Jeunesse, 2002
- *L'une voilée, l'autre pas*, Albin Michel, 2003
- *Monsieur Islam n'existe pas*, Hachette-Littératures, 2004
- *Quelle éducation face au radicalisme religieux ?*, Dunod, 2006 (Prix de l'Académie des

Sciences Morales et Politiques de Paris)

- *La République ou la burqa, les services publics face à l'islam manipulé*, Albin Michel, 2010
- *Laïcité mode d'emploi*, Editions d'Organisation, 2010

Débat

Table des questions* : *Quelle est la proportion numérique des trois catégories de jeunes musulmans que vous avez définies?*

Dounia Bouzar : C'est, en effet, la question la plus importante. Cette proportion a changé. Honnêtement, je pense que nous avons connu une régression. Il y a dix ans, quinze ans, quand j'ai commencé mes recherches, la première catégorie était très forte. On trouvait toutes ces filles « à la fois musulmanes et féministes », notamment dans les banlieues, qui désiraient vraiment remettre en question des traditions de papa et maman, s'apercevaient que celles-ci n'étaient pas sacrées et se réappropriaient le Coran de manière très moderne. L'islam était alors investi comme un espace de liberté pour elles, pour contrer les traditions.

Malheureusement, c'est le contraire qui a été perçu. Les médias ont présenté ces filles comme si elles étaient soumises à leurs frères, comme si elles refusaient de s'intégrer, n'avaient pas acquis les valeurs de la République et elles ont été stigmatisées, tout cela parce qu'elles voulaient mettre leur foulard, qui avait pour la plupart une fonction de transition... Là-dessus est intervenu le débat sur les signes religieux à l'école. On a parlé de ces filles comme si elles étaient enfermées, enchaînées ou manipulées alors que la plupart se situaient dans un mouvement très moderniste. Elles se sont retrouvées tellement seules dans leur combat qu'elles ont eu tendance à se retirer, abandonnant parfois leur carrière professionnelle, trop fatiguées de se battre, déçues. Leur groupe est moins fort qu'avant.

S'agissant du groupe du milieu, qui interroge la France sur le décalage entre sa théorie et ses pratiques, il est proportionnellement très fort. Il pose une question fondamentale : applique-t-on les lois de la même façon à tous ? Si on ne règle pas cette question, on ne pourra faire aucune prévention vis-à-vis de l'autorité des prédicateurs radicaux du groupe n°3, « ceux qui vont très mal ». Il faut donc travailler sur les questions posées par le groupe n°2, « les déçus de la République » : l'égalité est-elle un objectif ? Combat-on vraiment les discriminations dans les entreprises, les écoles, les quartiers, les habitats ? Est-ce qu'on arrête de dire à ceux qui sont discriminés que c'est leur faute ou est-ce qu'on s'interroge sur les préjugés qui sous-tendent les discriminations ? Essaie-t-on, dans le cadre de notre laïcité à la française, de trouver des compromis, des petits dénominateurs communs, pour pouvoir continuer à manger et à nager ensemble ? Ou bien dit-on aux musulmans qu'ils ne peuvent pas pratiquer leur islam librement et l'on continue à pratiquer une « laïcité à double vitesse » ? Que signifie le mot « laïcité » ? Est-ce l'ensemble des lois qui garantissent la liberté de conscience à chaque citoyen du moment qu'il respecte celle de l'autre ? Ou s'agit-il de « cacher sa foi » dans son domicile privé – ce qui n'est écrit nulle part ? Il faut choisir.

— *Une série de questions, relativement moins optimistes que le tableau donné dans l'exposé, se réfère notamment au texte même du Coran en disant que c'est un texte violent. Une personne, dont la fille s'est convertie à l'islam, y a découvert que Mahomet était un chef de guerre... Par ailleurs, une question porte sur la liberté de conscience des chrétiens en pays musulmans et une autre, inverse, demande dans quelle mesure l'islam permet à un musulman de se convertir à une autre religion ?*

* **Annabel Desgrées du Loû**, membre du Conseil des Semaines Sociales, présidait la séance. **Gilles de Courtivron**, également membre du Conseil des Semaines Sociales, et **Benoît Bonnichon**, secrétaire général, ont relayé les questions des participants.

Dounia Bouzar : Dans les trois religions, il existe à la fois des parties de texte qui condamnent l'utilisation de la violence et une phrase ou deux qui, au contraire, l'attisent. Dans l'islam, vous avez le fameux verset qui dit « Pas de contrainte en religion » et un autre « Si Dieu avait voulu, il nous aurait tous fait musulmans mais il a fait des tribus différentes au contraire pour qu'on rivalise sur le bien et qu'on rivalise sur le meilleur chemin pour atteindre Dieu ». Très beau verset. Un autre encore dit: « S'ils ne se soumettent pas, tuez-les tous ! ». Les savants vous expliquent qu'il concernait les polythéistes, les athées, mais pas les gens du Livre, qui sont toujours protégés. Oui, mais quand bien même !

On peut remarquer la même chose dans la religion juive et la religion chrétienne, vous le savez bien. Chaque fois que des savants ont fait de l'herméneutique et ont « récupéré » tout ça en disant « attendez, on va poser des conditions strictes à l'utilisation de la violence », ils ont précisé l'idée de « la self-défense », c'est-à-dire que le recours à la violence ne peut exister que si on est attaqué sur sa terre, si on est mis en danger. Effectivement, à ce moment-là, apparaissent les notions de guerre juste, guerre sainte, jihad, etc. Les savants ont donc limité le recours à la violence dans les trois religions à cette situation de « survie » vis-à-vis d'une attaque extérieure.

Et puis, il y a eu des moments d'histoire où des groupes n'ont pas respecté ce qu'avaient dit les savants. Comme par hasard, chaque recours injuste à la violence, quelle que soit la religion, se passe à un moment historique où se mélangeaient religion et politique. C'est régulier dans l'histoire des trois religions. Il se trouve que dans le monde musulman, comme vous le savez, il n'y a pas de laïcité telle qu'on la conçoit en Europe. Donc, ce n'est pas dans les pays musulmans qu'on pourra voir évoluer ni les interprétations de l'islam, ni la question de la tolérance, ni même l'application des théories qui cadrent la violence puisque de toute façon, le mélange entre religion et politique, ainsi que le manque de démocratie, empêche cette forme de pensée.

J'ai donc envie de vous répondre : quand des chrétiens se font massacrer dans un pays musulman par un groupuscule, ce n'est pas « le produit de l'islam », mais bien celui de groupuscules qui profitent des dysfonctionnements étatiques pour asseoir leur pouvoir. Et de manière générale, de mon point de vue, le seul système qui permette aux gens de vivre ensemble sans imposer une vision du monde, c'est malgré tout le principe de la laïcité. C'est le cœur même de la laïcité que de protéger toutes les religions et d'apprendre dès la petite enfance que la liberté de conscience s'arrête où commence la liberté de conscience de l'autre, que l'autre a le droit d'être athée ou chrétien, que l'on n'a pas à imposer sa vision du monde, et vice-versa. Dans l'état actuel des choses, on ne peut donc pas comparer un pays théologique dictateur à une république laïque ! Si l'on veut vraiment faire des comparaisons, comparons leur fonctionnement avec la France du temps des rois, où il fallait être de la religion du roi pour être sujet du roi ! Avant la Révolution et la laïcité...

Quant à votre question sur le modèle du « Prophète chef guerrier » : le milieu musulman transmet que l'islam, cela veut dire se soumettre à Dieu pour justement être en paix sociale, ne plus se battre pour les 360 dieux et déesses qui préexistaient avant l'islam et menaient chaque tribu à vouloir imposer « son petit dieu » aux autres... Si l'on s'attarde sur l'exemple du Prophète, la plupart des musulmans s'y réfèrent pour se rappeler qu'il avait de proches conseillers chrétiens et juifs. On a donc quand même toute cette alliance, cette histoire. Alors, définir le « Prophète chef guerrier », c'est exactement comme si vous preniez des pans de l'histoire chrétienne des croisades ou de l'Inquisition et que vous sacrallisiez les exemples de l'époque.

On est toujours dans le même débat : pour la plupart des musulmans, le fait que le Prophète ait mené des batailles était circonstanciel, pour sauver les premiers musulmans et l'islam. Face aux persécutions, il s'est exilé et a créé le premier État musulman pour permettre à l'islam d'exister. La tenue des batailles et la création de l'État musulman sont de simples produits historiques. En revanche, pour les islamistes, ce passage historique devient un exemple sacré qu'il faut reproduire indéfiniment. Mais ce serait bien que vous vous rappeliez que c'est la même

Bible qui a aussi servi à la paix et aux massacres des Croisades. Essentialiser une religion l'empêche d'évoluer. Comment s'en sortir alors ?

— *Plusieurs questions sont relatives à notre religion chrétienne et à la religion musulmane: de nombreux groupes chrétiens cherchent à mieux connaître l'islam en vue de meilleures relations. D'après vous, où en sont les efforts des musulmans en France dans la compréhension du christianisme ? Enfin, avec le Concile Vatican II, l'Église catholique a mis en valeur les principes théologiques que vous évoquez. Qu'en est-il pour l'islam ? Des fondements théologiques existent-ils pour appuyer la vision de l'islam du « premier groupe », celui des musulmans « qui vont bien » en France et dans la modernité?*

Dounia Bouzar : Une anthropologue regarde comment les hommes comprennent leur religion et selon quels paramètres ils comprennent ceci plutôt que cela... Plutôt que de se lancer dans un débat théologique – qui sera en fait idéologique, car l'on va devoir choisir entre les diverses interprétations et prétendre que « c'est la bonne » – je vais simplement vous rappeler le rapport à la laïcité des chrétiens, pour tenter de vous convaincre qu'il y a toujours un rapport entre le contexte anthropologique et l'interprétation d'une religion.

Le grand public pense que la religion chrétienne était plus compatible avec la laïcité que l'islam, qui serait par nature incompatible parce qu'il existait pour les chrétiens le fameux « rendre à César ce qui est à César et rendre à Dieu ce qui est à Dieu ». Pourtant, cela n'a pas été aussi automatique puisqu'il a fallu attendre – corrigez-moi si je me trompe – 1873 pour que le pape appelle les chrétiens de façon officielle à renoncer à la cité théologique et à se rallier à la République. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le passage à la laïcité s'est fait dans une grande douleur... Donc ce qui apparaît aujourd'hui comme une évidence – les valeurs communes entre la laïcité, au sens du respect des visions du monde, et la chrétienté – est, en fait, un produit de l'histoire.

Si l'on examine la question de la condition des femmes, c'est la même chose. Les théologies féministes chrétiennes estiment que la compréhension biblique de l'identité et du rôle des femmes a longtemps reposé sur un choix de textes très restreint... Elles reprochent à l'Église d'avoir interprété les textes en fonction des stéréotypes de l'époque et notamment la conviction du monde antique que le masculin était le prototype de l'humain, sans écouter véritablement l'esprit novateur de l'Évangile. Qu'ont-elles fait ? Elles ont remis en cause les interprétations des Pères latins qui sont à la base de la soumission des femmes pendant des générations, fondée sur le fait que Eve était née en second, de la côte d'Adam, et responsable du péché originel ! Et elles ont mis en exergue qu'il existait un autre récit de la Genèse qui racontait la création d'Adam et Ève de manière beaucoup plus égale, telle que Vatican II l'a définitivement institué d'ailleurs...

C'est la même chose pour les musulmans : ils doivent entreprendre eux aussi ce travail, pour peu qu'on ne les empêche pas en prétendant que cette religion est « par essence définitivement violente et archaïque » ! Les musulmans disent: pour nous, seuls le Coran et la sunna¹ sont sacrés. Ce n'est pas vrai. On a sacralisé les interprétations humaines de l'histoire musulmane pour des tas de raisons. Nous n'avons pas encore cette liberté de dire : « Je ne comprends pas la même chose en écoutant ce verset que ce savant qui vivait dans ce contexte-là au huitième siècle ». Pour développer cette prise de conscience de la subjectivité de la compréhension du texte divin, le premier groupe de jeunes se détache des traditions arabes pour justement apprendre à dire « je » et relire ces textes à partir de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils mettent en avant par exemple l'histoire de Khadija, première épouse du Prophète, mais aussi sa patronne, avec quinze ans de plus que lui... Ou Aïcha qui enseigne aux hommes et aux femmes, celle qui a rapporté le plus de témoignages du Prophète... Ce qui prouvait bien, n'en déplaise aux islamophobes et aux radicaux, que les femmes n'étaient pas confinées dans leur domicile ! Autant de personnages fondamentaux qui ne sont pas mis en valeur par les prédicateurs musulmans !

Les chrétiennes ont fait ce travail sur les femmes évincées dans l'histoire de la chrétienté. Les juives aussi. Notre problème à nous, femmes musulmanes vivant en

¹ *Sunna* signifie « cheminement », pratique(s), c'est-à-dire ce qui est considéré comme relevant de la Tradition des paroles et des actes du Prophète.

démocratie, c'est qu'on nous définit à notre place, à partir de ce qui est observé dans les pays musulmans. On nous enferme dans des définitions qui sont justement celles que nous combat-tions. On nous empêche de nous réapproprier la compréhension des textes musulmans. Même ceux qui voudraient nous aider nous empêchent de penser en nous assignant à un choix binaire : abandonner l'islam pour devenir moderne ou rester musulmane et archaïque. La preuve en est de cette appellation « musulmans modérés » pour parler des musulmans normaux ! Faudrait-il être « un tout petit peu musulman » pour être moderne, ouvert, démocrate, etc ? Ce sont pourtant au contraire les radicaux qui sont des « musulmans modérés », pour ne pas dire « pas musulmans du tout ». Nous appeler « musulmans modérés » valide le postulat selon lequel l'islam serait par essence une religion archaïque et violente. C'est encore une façon de valider la définition de l'islam des radicaux, donc de leur donner encore plus de pouvoir ! Ils ont imposé leurs interprétations comme postulat du débat public !

J'ai l'habitude de dire qu'on ne rencontre jamais des cultures, on ne rencontre jamais des religions, on rencontre toujours des individus qui s'approprient des cultures et des religions elles-mêmes en constante évolution. Pour soutenir ceux qui pensent leur islam, je vais me répéter, la meilleure façon de les aider est de ne pas les définir à partir du passé ou à partir des pays musulmans ou, pire, à partir de Ben Laden. Il faut leur laisser le droit de se définir librement avec leurs nouveaux morceaux de culture française et leur expérience humaine partagée avec d'autres types de jeunes ici en France.

Ne nous enfermez pas dans une « étrangeté » qui n'est pas la nôtre. Nous ne sommes pas aussi différents qu'on voudrait bien le faire croire. L'islam n'est pas une religion étrangère. Aujourd'hui l'islam est une religion française. Cette nouvelle génération de Français de confession musulmane est de culture française. Ils regardent les mêmes films et écoutent la même musique. Cela aura un impact sur leur compréhension de l'islam. Y compris leur vécu dans la laïcité. Mais ils ne peuvent pas faire en dix ans ce que les chrétiens ont fait en plusieurs siècles. Laissons leur un peu de temps. Aidons-les à accéder à l'autonomie et à la pensée en arrêtant de parler de l'islam comme d'une essence une fois pour toute définie. Quand on voit un musulman, il faut bien se rappeler qu'il a grandi dans la même histoire française. Le fait d'avoir un autre Prophète ne fait pas « la différence », n'entraîne pas que l'on soit forcément d'une autre culture. C'est l'expérience humaine partagée qui nous permettra d'avoir un avenir partagé.